Le ministère à plusieurs têtes

par Ṭāhā Ḥusayn

C'était notre gouvernement prodigieux, étonnant, un véritable phénomène. Jusqu'à hier, il possédait trois têtes. Le Conseil de sécurité en a tranché une, pour l'envoyer siéger à la Cour internationale de justice. Ainsi notre ministère, qui avait trois têtes, n'en a plus que deux. Reste à savoir s'il les gardera ou s'il s'en fera pousser une troisième pour remplacer celle partie à La Haye — tout dépendra du sort du ministère des Affaires étrangères : s'il subsistera, s'il sera remanié, et s'il aura un nouveau ministre.

Nos lecteurs se souviendront de ce monstre fabuleux qui portait sept têtes, et dont chaque tête coupée repoussait aussitôt, jusqu'à ce qu'un héros plus sagace que les autres découvre son secret et le détruise. Notre ministère aurait pu lui ressembler, car il aurait pu avoir autant de têtes que de ministres ; mais seuls trois d'entre eux ont su élever leur tête au-dessus du reste, tandis que les autres — par modestie ou par inertie — se sont contentés d'être les membres, chacun s'occupant d'un organe de cet organisme national qui se proclame heureux sous ce régime « béni ».

Les trois têtes sont bien connues. La première est naturellement le **Président du Conseil**. Le mot *raïs* vient de *ra's*, la tête ; il est donc, de par la langue même, une tête. Et comme les autres chefs de gouvernement égyptiens, il est à la fois tête et main : tête lorsqu'il préside le Conseil des ministres, main lorsqu'il s'installe dans son bureau du ministère de l'Intérieur. On pourrait dire qu'il est ambidextre : main droite quand il se rend à l'Intérieur, main gauche lorsqu'il remplace le ministre des Affaires étrangères en voyage à Londres. Et, un temps, lorsque le ministre de la Connaissance et de l'Enseignement s'en alla au Soudan, il fut même une *troisième* main, suspendue quelque part entre la droite et la gauche.

La **deuxième tête**, c'est celle qu'on a détachée hier du tronc gouvernemental pour l'asseoir à la Cour de justice. Quelle tête ! Elle s'élevait haut sur trois continents : en Afrique, où elle œuvrait depuis son bureau du Caire ; en Amérique, où elle dirigea notre délégation à San Francisco ; et en Europe, où elle présida notre mission à Londres. Elle faillit devenir une tête sur un quatrième continent, lorsqu'elle se rendit en pèlerinage à La Mecque — si le ministre de la Santé n'avait été nommé prince du Pèlerinage, empruntant pour un temps l'une des mains du ministère et la transformant, elle aussi, en tête.

Quoi qu'il en soit, notre ministre des Affaires étrangères fut une tête véritable — une tête d'importance, dépositaire de maints espoirs : ceux de l'Égypte d'abord, du monde arabe ensuite, et de la nation islamique tout entière. C'est lui, et non la Turquie ni l'Iran, que l'on élut au Conseil de sécurité. Il sut répondre à ces espoirs avec un rare brio — comme il se devait, car il était un juriste profond, un juge habile et un diplomate accompli. Pour cette raison même, il entrait toujours par la porte, jamais par la fenêtre. Il savait ouvrir les portes avec adresse — et les fermer avec la même aisance. Il ferma d'ailleurs celles du Conseil de sécurité à l'Égypte et à ses sœurs arabes.

L'Égypte accepta sa sentence, s'inclina devant son jugement et demeura devant cette porte close, la contemplant avec impuissance : relevant la tête pour la défier, puis la baissant aussitôt dans la désolation. On pourrait dire qu'elle levait une tête et en abaissait une autre : car elle en possédait deux à ce moment-là — l'une au gouvernement, l'autre dans le bloc de l'opposition. Quand l'une se redressait dans la maison de Makram Pacha, l'autre s'inclinait

au Conseil des ministres. Et le peuple égyptien regardait, stupéfait, ces deux têtes antagonistes : jamais l'une ne se dressait sans que l'autre ne se courbât.

Le principal, c'est que la troisième tête de notre ministère sut fermer hermétiquement les portes du Conseil de sécurité. L'Égypte et les nations arabes, disait-on, étaient trop insignifiantes pour menacer la paix ; leurs affaires ne relevaient donc pas du Conseil. Elles ne souffraient pas des suites de la guerre, mais de maladies chroniques antérieures ; par conséquent, elles n'étaient pas à l'ordre du jour. Une tête du ministère emplit l'air de protestations et de lamentations ; une autre, de louanges et de remerciements. Les deux têtes se querellaient tout en partageant le même corps. Les membres de ce corps obéissaient tantôt à l'une — pleurant et se lamentant — tantôt à l'autre — bénissant et remerciant. Et pendant ce temps, les autres nations arabes haussaient les épaules, se détournaient de notre gouvernement à trois têtes, forçaient les verrous et entraient d'elles-mêmes dans la salle du Conseil : d'abord avec les affaires de la Syrie et du Liban, bientôt avec celle de la Palestine. Ainsi démontraient-elles la solidarité de la Ligue arabe, et que l'Égypte les avait parfaitement représentées au Conseil de sécurité : tout allait donc, sur cette rive de la Méditerranée, aussi bien qu'à l'accoutumée.

En somme, nous avons vu à l'œuvre deux des têtes les plus remarquables de notre gouvernement — toutes deux agissant avec éclat et parlant à merveille. L'une emplit l'Égypte de fermeté, d'ordre et de sécurité : elle déclara au Sénat qu'elle maintenait l'ordre — et, à cette même heure, une bande de malfaiteurs attaquait un train près du Caire, blessait les gardes postaux, les ligotait, pillait le butin et s'échappait sans encombre. C'était le moment précis où notre première tête emplissait l'Égypte de calme et de stabilité !

La **seconde tête**, on le sait, parla et agit magnifiquement à Londres. Elle fit honneur à l'Égypte parmi les nations, car elle la fit élire au Conseil de sécurité ; mais elle affaiblit la solidarité arabe, car elle prit une voie quand le monde arabe en suivait une autre. Le monde entier admira son talent et le récompensa en l'élisant juge à la Cour internationale de justice.

Quant à la **troisième tête**, c'est un prodige. Sa spécialité est de troubler les deux autres et tous les membres du ministère. Elle s'écrie quand il n'y a rien à crier, puis, après avoir troublé le jour de ses collègues et volé leur sommeil, elle retombe soudain dans le silence, comme si de rien n'était. Son unique souci est de faire du vacarme, non d'obtenir des résultats : elle avance pour reculer, attaque pour se rendre, proteste pour céder. Son but n'est pas d'agir, mais d'agiter ; d'inquiéter, d'épuiser, de tourmenter. C'est une tête inquiète, incapable de repos, et qui n'en laisse point aux autres.

Chaque jour apporte sa démission, et chaque lendemain son retrait. Un jour, alors que la première tête était souffrante et la seconde absente à Londres, elle parla en leur nom — ou, plutôt, usurpa leurs fonctions. Je ne sais si les deux autres approuvèrent ses paroles de plein gré ou sous la contrainte. La tête absente, sans doute, n'entendit rien ; la présente, je suppose, aurait préféré se taire, comme à son habitude, mais des sénateurs retors la forcèrent à parler, et elle ne put que dire : *Oui, j'approuve.* Que pouvait-elle dire d'autre ? Pouvait-elle nier avoir exigé l'évacuation totale des forces britanniques, par terre, mer et air ? Pouvait-elle nier avoir refusé tout référendum sur le Soudan ?

La tête de Makram Pacha lia ainsi le gouvernement par des chaînes de fer : évacuation complète, pas de référendum — en aucune circonstance. Le président du Conseil pouvait-il le

contredire ? Il le pouvait encore moins. Et voilà comment la tête de Makram triompha brillamment des deux autres au Sénat.

Pourtant, le mémorandum égyptien déclara que le gouvernement désirait traiter la question du Soudan « à la lumière des aspirations soudanaises ». Et d'où viendraient ces aspirations ? Du peuple soudanais lui-même ? Ce serait un référendum, que Makram rejette. D'autres ? Alors, rien ne serait « aspiré ». Ainsi le navire conduit par deux capitaines doit forcément sombrer ; et le corps doté de trois têtes ne peut vivre que dans le monde de la fable et du merveilleux. Or l'Égypte, depuis les temps anciens, appartient précisément à ce monde-là.

Mais notre prodige moderne — ce splendide ministère à trois têtes — possède encore une autre curiosité, dont je ne sais où la placer. Faut-il l'appeler *queue* ? Ce serait un ministère coupable. Ou *nez* ? Ce serait un ministère distingué par son nez. Comme le disait notre poète antique :

« Ils sont le nez — les autres ne sont que queues ;
et quel nez de chameau voudrait être queue ? »

Où donc situer l'*établissement politique* sur ce corps singulier ? Il veut, bien sûr, être le nez — et on ne saurait l'en blâmer, même si le Parlement et la Constitution n'en conviendraient pas. Le ministère, lui, préférerait en faire la queue, quoique cela froisse sa dignité. Peut-être la meilleure solution serait-elle qu'il soit le nez lorsque les choses se gâtent, et la queue quand le vent souffle en sa faveur.

Une chose est certaine : **Sidqi Pacha est en colère.** Il voulait que l'établissement politique fût le nez, comme en septembre et en décembre. Mais le ministère en a fait la queue : il a reçu la réponse britannique et n'a plus convoqué de réunion depuis — pour des raisons, dit Sidqi Pacha à *al-Ahrâm*, « incompréhensibles ». Sa colère peut être redoutable — mais pas toujours. Il s'irrite non seulement pour l'établissement politique, mais aussi pour le Parlement, dont le débat sur les négociations a été ajourné. Il s'irrite encore du fait que le gouvernement ait accepté des « entretiens » alors qu'il ne veut que de « véritables négociations ».

Le lecteur avisé comprendra : *négociations* veut dire délégations envoyées à Londres — où Sidqi Pacha pourrait se joindre et l'établissement politique redevenir le nez. *Entretiens*, au contraire, signifie que le ministère s'en charge seul, sans lui — l'établissement réduit à la queue. D'où sa colère.

La grande question est donc la suivante : le gouvernement craindra-t-il la colère de Sidqi Pacha, l'apaisera-t-il au risque de fâcher les Britanniques en refusant les entretiens ? Ou bien se moquera-t-il de sa colère, l'offensera-t-il et plaira-t-il aux Britanniques en les acceptant ?

Je crois, pour ma part, qu'il existe une solution ingénieuse, propre à satisfaire tout le monde. Hier, le Conseil de sécurité a coupé une des têtes du ministère. Qu'y aurait-il de mal à lui couper aussi la queue, si l'établissement politique en est la queue ? Bien des ministères ont vécu sans queue. Et si c'est le nez ? Eh bien, qu'on le lui coupe : bien des ministères ont vécu sans nez.

Tout est possible. Notre ministère a survécu avec trois têtes ; il vit maintenant avec deux. Pourquoi ne vivrait-il pas sans queue ? Ou sans nez ? Mieux encore — pourquoi pas avec

plusieurs têtes ? Ce serait facile : on parle déjà d'un remaniement ministériel. Que chaque membre de l'établissement politique devienne ministre : notre gouvernement aurait alors vingt têtes au lieu de deux. Et ce serait là un spectacle propre à faire rire le peuple égyptien — qui, en vérité, en a grand besoin.

Ṭāhā Ḥusayn
al-Balāgh, 7 février 1946